

Ya un clown dans ma classe !



Daniel Federspiel, prêtre chez les Salésiens de Don Bosco, aime bien les casquettes. Délégué provincial aux missions, aux vocations et à l'animation pastorale, il revêt aussi parfois la tenue de clown. Il devient alors Papi, et va exercer ses facéties dans les salles de classe.

Pour préparer sa venue dans une école, un scénario se met en route. Le directeur reçoit une lettre qui sera lue en classe. Cette lettre vient d'un monsieur qui héberge un clown ne sachant ni lire ni écrire et qui, de plus, est fainéant. Ce monsieur explique qu'il a entendu parler de cette école, de ses professeurs et des enfants. Puis vient la question : accepteriez-vous de prendre ce clown, à l'essai, comme élève ? Alors les enfants sont invités à dire ce qu'ils en pensent. Est-ce que ça ne va pas nous retarder ? Combien de temps va-t-il rester ? Où allons-nous le mettre ? La réponse est toujours positive parce qu'il y a une curiosité.

Le jour où Papi arrive dans la classe, les enfants sont fascinés par ce personnage. Le clown ignore les repères habituels de la classe ; il est naïf ; il ne sait rien. Daniel explique : « Je sors une lettre d'inscription, et un enfant se propose de la lire. Pour le remercier, je mets à l'enfant une baguette magique et je lui apprends la formule pour réaliser un tour. Ensuite, tout enfant qui m'apprend quelque chose reçoit lui aussi la baguette et la formule, et va devenir magicien. C'est cet échange qui est important.

L'enfant est riche de savoir lire ; je vais lui partager ce que je sais.

Les enfants se rendent compte qu'ils ne perdent pas leur temps. »

Quand le clown est parti, les enfants en reparlent avec leur professeur. Souvent, ils disent que le clown est attachant parce qu'il transforme la vie : avec lui, il n'y a pas de moquerie, il y a de l'affection, de la magie, du rêve et de la gratuité.

Deux vocations qui se rejoignent

Pour Daniel, c'est une sorte de seconde vocation. Dès l'âge de 17 ans, il faisait partie d'un groupe de théâtre qui montait des farces du Moyen-Age. Pendant les changements de décor, avec son frère, il occupait les spectateurs avec des improvisations clownesques. « Au départ, je voulais juste faire rire, dit-il. J'aimais bien ça. Maintenant, j'ai une autre vision du clown. J'ai découvert qu'à l'origine, devenaient clowns des artistes qui ne pouvaient plus faire leur numéro à cause d'accidents ou de problèmes de santé. Comme ils étaient de la famille du cirque, ils restaient là, mais dans des activités annexes : démonter, remonter, nourrir les animaux et, pendant le spectacle, apporter le matériel sur scène et le retirer. Tout en faisant ce travail, comme ils demeuraient des gens de spectacle, ils singeaient les numéros pour s'en moquer. Le rire était alors un moyen pour oublier leur souffrance et la sublimer. Ces artistes blessés prenaient sur eux le drame de la vie pour le transformer en clin d'œil. »

Lorsque Daniel pense à la vie religieuse, il lui paraît naturel de tourner la page : il brûle tous ses accessoires de spectacle. A la fin de son noviciat, il trouve dans la bibliothèque un livre sur les illusionnistes. Étonné, il le prend et, dans la préface, découvre que les illusionnistes ont choisi comme saint patron Don Bosco. Il en parle à son responsable, qui confirme. « J'ai

alors réalisé que j'avais choisi la vie religieuse pour des valeurs éducatives, en voulant gommer un de mes talents qui pourtant retrouvait sa place chez Don Bosco. Plus tard, avant d'être ordonné prêtre, on m'interrogeait sur la pertinence de cette dimension du spectacle clownesque. C'est alors Mgr Decourtray, au jour de mon ordination, qui m'a dit : « Je te demande de continuer à faire le clown ». Il me confiait une mission ! Alors, je me suis formé. J'ai fait des stages de théâtre et j'ai aussi été l'élève d'un ancien clown, pendant presque six ans. »

Les enfants se révèlent en vérité

Devant la difficulté de trouver un partenaire, Daniel a monté un projet qu'il peut mener seul, autour d'une idée : « On est riche non pas de ce qu'on possède, mais de ce qu'on sait partager ». Il choisit pour destinataires les enfants du primaire. « Ils viennent à l'école pour apprendre, explique-t-il. En tant qu'éducateur, je sais que chaque enfant peut aussi enseigner les autres. Je mets donc en face de lui un élève qui a encore plus besoin d'apprendre que lui : ce clown qui ne sait ni lire, ni écrire. C'est dans ces apprentissages de base que l'enfant est le plus fier de progresser, et ce sont ces savoirs qu'il peut retransmettre. »

De nombreux souvenirs lui confirment ses intuitions sur la valeur éducative de la présence du clown dans la classe. « Une fois, à Biarritz, dans une classe de CM1, je vois un élève au fond de la classe. Je vais vers lui et je lui demande ce qu'il peut m'apprendre. Il prend alors dans son cartable un livre de lecture ; il choisit une page et il lit, avec difficulté. J'essaie après lui de relire ce qu'il m'a lu. A la fin de la journée, l'institutrice me dit : « Si je n'avais pas été témoin de cela, je ne l'aurais pas cru. L'enfant que vous avez choisi est très bon en calcul et se moque de ceux qui n'y arrivent pas. Par contre, en lecture, il a de grandes difficultés. Quand vous l'avez sollicité, j'ai pensé qu'il allait se valoriser une fois de plus par le calcul, et il a choisi la lecture ! Je ne comprends pas. » Je lui ai expliqué que, pour la première fois, il se trouvait devant quelqu'un qui sait lire encore moins bien que lui, alors il a voulu l'aider. »

Autre événement : « J'arrive dans une classe de petits, raconte Daniel.

Comme d'habitude, je joue celui qui ne sait rien. Je demande aux enfants ce qu'il faut avoir pour venir en classe. Ils répondent qu'il faut des crayons. Je sors ma trousse, mais elle est vide. Les enfants disent : « Tu n'as qu'à t'en acheter ! » La maîtresse était horrifiée. Pour elle, les enfants auraient dû partager, prêter un crayon. » Pour Daniel, c'est clair : le clown est révélateur de la vérité des enfants. Parfois, c'est leur manque de repère qui ressort. Mais souvent, ils ont envie de se dépasser et de montrer le meilleur d'eux-mêmes. Ils se confient volontiers. Face au clown qui est faible et fragile, ils disent leurs peurs, ils partagent ce qui les habite.

Le clown et le Christ Quant au lien avec sa vie de prêtre, Daniel fait ce parallèle qui lui a été suggéré par un autre prêtre : « On peut établir une comparaison entre la figure du clown et celle du Christ. Le clown, saltimbanque blessé, brisé dans sa chair, reste présent autrement en apportant non pas un talent qui lui a échappé, mais de l'émotion et de la joie. Jésus, fils de Dieu, a pris la place de l'homme le plus déchu, et revient ensuite montrer ses plaies et nous apprendre qu'on peut les dépasser.

Le clown, dérisoire et toléré, est devenu la figure de proue du monde du cirque. Le Christ, condamné à une mort honteuse, devient à son tour la figure du sauveur. »

Jean-Noël CHARMOILLE ; Photos : Jacques REY

